

LA CIVILISATION LATINE CONTRE LA BARBARIE ALLEMANDE

Le Temps du 13 février 1915

La manifestation du 12 février à la Sorbonne.

Une imposante manifestation des groupements latins a eu lieu cet après-midi, à la Sorbonne, sous la présidence de M. Paul Deschanel, président de la Chambre, M. Raymond Poincaré a exprimé ses regrets de ne pouvoir assister, comme il l'eût désiré, à cette cérémonie, en raison du voyage qu'il fait en ce moment sur le front: le président de la République s'était fait représenter par un officier d'ordonnance.

La séance s'est ouverte par une allocution de M. Paul Deschanel. Puis Mme Madeleine Roch, de la Comédie Française, a donné lecture d'une Ode à l'Italie de M. Gabriel d'Annunzio, suivie de l'exécution de la marche royale italienne.

Discours de M. Paul Deschanel

Mesdames et messieurs,

Je reporte sur la Chambre des députés et sur l'Institut de France le grand honneur qui m'est fait.

Voici, dans notre antique Sorbonne, toute la famille latine réunie. D'abord, l'aïeule, la grande initiatrice, la Grèce, source de toute lumière, Pallas Athéné, qui sauva de la barbarie asiatique la civilisation européenne; puis l'Italie qui la sauva de l'invasion africaine, l'Italie qui nous offre aujourd'hui son grand historien, son grand poète, son grand soldat, Ferrero, qui a renouvelé l'histoire par sa sociologie, peint les hommes de l'antiquité comme s'ils étaient vivants, et naguère, célébrant au Capitole l'anniversaire de la fondation de Rome, évoqué avec une pieuse ferveur la tradition latine; d'Annunzio, le chanteur poignant de la Ville Eternelle, né sur les eaux de l'Adriatique et pleurant Trieste exilée; Ricciotti Garibaldi, que Paris acclamait hier, dont le père combattait en 1859 sur les Alpes tandis que nous luttons à Magenta et à Solferino, et en 1870 défendait avec nous la France envahie, Ricciotti Garibaldi, qui nous a généreusement donné ses fils, tombés en cette Argonne où la Révolution a sauvé la liberté du monde.

Puis, notre autre soeur, la glorieuse Espagne, à l'âme chevaleresque, éducatrice de vaillance et d'honneur, avec son courageux romancier, Blasco Ibañez; le Portugal qui, lui aussi, porta aux rives lointaines les fières ardeurs du génie latin.

Et voici la Belgique, martyre de la foi jurée, suppliciée dans sa terre, dans ses pierres sacrées, dans ses croyances, sainte héroïne vraiment digne du jeune roi dont le nom sera béni tant que l'honneur fleurira au cœur des hommes; la Belgique qui n'est plus seulement l'enjeu de la lutte entre des belligérants, mais le gage du droit universel.

Et la brillante Roumanie, notre fille, dont les destins sont désormais liés aux nôtres et à ceux de nos alliés; et ces peuples d'Amérique où le sang latin, par delà les brises marines, se mêle au sang anglo-saxon pour l'épanouissement de nouvelles beautés.

Famille une en sa diversité magnifique. Une, parce que les anciennes

rivalités entre peuples latins n'ont plus de raison d'être; les ombres mêmes ont disparu; tous les intérêts sont solidaires. Une, parce que tout l'effort de la conscience hellénique et latine, à travers les âges, a été tendu vers le même idéal: la liberté par le droit.

Deux grandes conceptions de la vie se dressent aujourd'hui l'une contre l'autre: celle de la civilisation gréco-latine et celle de l'Allemagne contemporaine.

L'humanité primitive n'était que violence, extermination réciproque, comme la nature elle-même. Lentement, durant les siècles, dans l'homme s'est formée la conscience et dans la conscience ont grandi la justice, et cette fleur de la justice, la charité, l'amour. Sagesse stoïcienne, puis christianisme, annonçant la loi morale, l'égalité et la fraternité des hommes et des peuples; Rome, vivant du droit, du respect des contrats, et où les dieux étaient des magistrats suprêmes; notre Révolution proclamant avec les Droits de l'homme et du citoyen, le principe des nationalités, c'est à dire les peuples disposant d'eux-mêmes; le libre arbitre enfin dans l'existence individuelle et dans l'existence sociale: là est pour nous la vie supérieure.

A cette conception, l'Allemagne en oppose une autre, une idée d'organisation et de hiérarchie à outrance. Sur elle repose toute sa politique; d'elle est sortie la guerre.

Les Allemands disent: "Nous sommes les plus forts (et par là ils entendent non seulement la force matérielle, mais aussi la force intellectuelle, scientifique); nous sommes les plus forts parce que nous sommes les mieux organisés, les plus ordonnés, les plus méthodiques, les plus respectueux de la règle, les plus disciplinés, les plus persévérants. Nous valons mieux et plus que les autres. Donc c'est à nous que revient le commandement de l'Europe et la direction des affaires humaines. Nous sommes le peuple élu. La nation capable d'imposer sa volonté à tous est l'instrument nécessaire de la volonté divine".

Projetons sur ces sophismes la clarté de l'esprit latin.

"La force crée le droit", dites-vous? Non: le droit est indépendant de la force, aussi bien de la force intellectuelle, scientifique que de la force matérielle.

Mais qu'appellez-vous science? La science qui crée la vie, celle de Claude Bernard, de Pasteur, de Berthelot, celle de Gutenberg, de Leibnitz, de Herschell, ou les inventions qui tuent, celles de Krupp et de Zeppelin?

Si la puissance des armes fait la supériorité d'un peuple, la patrie de Philippe est plus grande que celle de Démosthène!

Vous êtes les plus forts, dites-vous, non seulement par les armes, mais par la culture générale; votre civilisation est plus haute: donc il faut qu'elle domine.

Par quels moyens? A tout prix? Par la violation des serments? Par la suppression des faibles? Par le vasselage des voisins? Par la terreur?

Oui. "Là où la puissance de la Prusse est en cause, dit Bismarck, je ne connais point de loi." "Nécessité fait loi", dit M. de Bethmann-Hollweg.

Et alors on travestit la vérité; on prend Dieu à témoin que nous sommes les agresseurs, quand, dès 1913, la guerre contre nous était entrée dans la pensée et dans la volonté du souverain et de son gouvernement!

Quel homme sensé, en n'importe quel pays du monde, sur n'importe quel point du globe, oserait soutenir que la Prusse, je ne dis pas de-

puis 1870, je ne dis pas depuis Iéna, mais depuis les origines, depuis le Brandebourg, n'ait pas toujours eu pour industrie maîtresse la guerre? C'était le mot de Mirabeau. Il était vrai avant lui, il est resté vrai après lui.

Et quel homme sensé en n'importe quel pays du monde, sur n'importe quel point du globe, oserait soutenir que la France, depuis quinze ans, n'ait pensé qu'à cela?

Hélas! elle a pensé à autre chose! Par générosité, soit! Elle pensait si peu à la réalité, qu'elle n'a pas même songé à organiser les pouvoirs publics en temps de guerre! La France a été trop souvent la proie des sophismes qui courent le monde depuis trois mille ans et dont tant de grands peuples ont été les victimes: le médecin qui diagnostique le mal est celui qui crée le mal; le pilote qui montre l'écueil est celui qui fait surgir l'écueil; parce qu'on déteste la guerre, il faut détruire l'instrument de la guerre, l'armée, les armements. Ah! la leçon, cette fois, servira-t-elle enfin?

Oui, l'Allemagne a prémédité son agression et elle nous accuse, parce que là où la puissance de la Prusse est en cause, elle ne connaît point de loi.

La lutte est donc bien entre le droit et la force, entre la liberté et l'oppression, entre l'esprit et la matière. Confondre la science avec le mépris de la vérité et du droit est la plus monstrueuse erreur qui ait jamais perverti la raison, la plus mortelle injure à l'intelligence, le plus formidable recul qu'ait subi la conscience humaine.

Et c'est pourquoi ceux qui donnent leur vie pour que nous vivions avec honneur, ceux qui ont vaincu sur la liane, ceux qui ont résisté sur l'Yser, ceux qui ramènent nos couleurs en Alsace n'ont pas seulement défendu la France et sauvé Paris, ils ont tout sauvé, comme autrefois ceux de Marathon, de Salamine et de Platée, comme ceux de Valmy, de Jemmapes et de Fleurus.

La loi de l'Histoire, la loi de l'équilibre, s'accomplira. A travers quelles épreuves, je ne sais; mais ce qui est sûr, c'est que l'union des Latins, des Anglo-Saxons et des Slaves vaincra et qu'avec elles triompheront la morale, la liberté, la justice!

Déclaration de M. Andreades,

Professeur à l'Université d'Athènes.

Les personnalités éminentes qui ont pris l'initiative de cette imposante manifestation ont estimé avec raison que la Grèce devait être représentée. Elles se sont souvenues que dans le passé la civilisation gréco-latine est issue peut-être plus encore d'Athènes qu'auqu'un autre lieu que de Rome victorieuse: *Græcia capta ferum victorem tulit*. Elles n'ont pas oublié que dans le présent l'histoire de la Grèce moderne est étroitement liée aux noms des autres peuples latins et particulièrement de la France.

Quant au début de 1821, l'étairie grecque qui avait - ce détail est peu connu - tenu ses premières assises à Paris en 1808 sous la présidence de Choiseul-Gouffier, décida de soulever les chrétiens opprimés sous la tyrannie turque, elle s'adressa d'abord aux Latins, aux Grecs et commença la guerre de l'indépendance simultanément dans le Péloponèse et dans les principautés danubiennes.

Vers la même époque, à l'autre bout du monde, les Etats latins de

l'Amérique du sud luttèrent aussi pour l'indépendance, et le même homme d'Etat anglais, un des plus nobles représentants du libéralisme britannique, George Canning, contribua à la commune libération des Grecs de l'Orient et des Latins de l'Amérique. Il y a là, messieurs, une coïncidence qui ne saurait être fortuite, et je suis heureux que les liens spirituels si étroits qui unissent aujourd'hui l'Espagne à ses anciennes colonies me permettent de la rappeler, en étant sûr de ne blesser personne.

Je ne passe non plus sous silence une autre coïncidence, à savoir que l'Europe reconnaissait à Londres, presque simultanément, l'indépendance du royaume hellénique renaissant et de ce noble peuple belge, dont l'histoire, en temps de paix comme en temps de guerre, est pour les autres un enseignement et un exemple.

D'ailleurs, la révolution grecque devait nous unir plus étroitement encore avec les Latins d'Europe. Aucun d'eux ne manqua à l'appel, pas même le petit peuple portugais. A la tête des Italiens se trouvait Sanctorre, comte de Santa-Rosa, dont Victor Cousin, en dédiant à sa mémoire la traduction de Platon, a pu dire "qu'il unissait la foi du chrétien avec les lumières nouvelles, la loyauté du chevalier même dans l'apparence de la révolte". Santa-Rosa doit être tenu pour le précurseur de cette famille des Garibaldi, qui depuis trois générations, incarne l'affirmation la plus éclatante de la solidarité gréco-latine. Lui-même devait périr, en 1835, dans cette baie de Navarin, où bientôt les flottes de la France, de l'Angleterre et de la Russie, combattant alors côte à côte pour la première fois, ont cueilli le laurier immortel qu'accorde l'Histoire à ceux qui versent leur sang non pas pour asservir, mais pour délivrer.

Dans cette évocation de la part prise par les Latins à l'indépendance de la Grèce, je n'ai pas besoin de rappeler le rôle prépondérant de la fille aînée du monde gréco-latin. Il n'est pas exagéré de dire que sans la nation française tout entière, sans Charles X et Armand Carrel, sans Chateaubriand et le général Favier, sans Victor Hugo et le maréchal Maison, des minarets souilleraient encore le Parthénon. Mais il n'est pas exagéré non plus d'avancer que jamais reconnaissance plus profonde n'a payé plus grand bienfait.

Victor de Laprade saluant les volontaires hellènes qui, comme aujourd'hui, venaient en 1870 combattre pour la France, s'écriait :

Vous seuls vous souvenez des oeuvres de la France;

Vous seuls vous prononcez le mot: reconnaissance.

A le dire bien haut, vous mettez votre orgueil.

Ces vers impliquent quelque injustice; il y a quarante cinq ans, la solidarité latine, toujours comme aujourd'hui, fut scellée par le sang. Mais il n'en est pas moins vrai que les Grecs mirent constamment leur orgueil à affirmer leur reconnaissance envers la France, que celle-ci fût heureuse ou infortunée.

Jamais cette reconnaissance ne s'est manifestée de façon plus efficace que depuis le début de la guerre. Le jour de cette fin d'août où l'horizon de Paris parut s'assombrir du côté de l'est, la presse athénienne publiait des articles intitulés: "Vive la France!". On ne se borna d'ailleurs pas à des paroles. Quoique la Grèce fut exposée d'un moment à l'autre à reprendre les armes et que même des voix françaises lui conseillassent de réserver toutes ses forces pour l'Orient, plusieurs centaines de volontaires hellènes sont accourus en France, comme l'avait prévu leur chef, au bleu et au blanc du drapeau hellénique ils ont ajouté le rouge de leur sang.

Comment s'en étonner? Chateaubriand a écrit dans les Mémoires d'outre-tombe: "Je me dévouai à la Grèce; il me semblait remplir un devoir filial envers ma mère".

Remplacez le mot Grèce par le mot France et vous connaîtrez les sentiments que depuis près d'un siècle nourrit fidèlement le peuple grec envers ce pays.

Déclaration de M.X. de Carvalho
Délégué du Portugal.

C'est avec une profonde émotion que je viens apporter ici, dans cette belle manifestation latine, devant cette élite de la pensée, l'hommage de ma patrie à la France immortelle qui lutte aujourd'hui, sûre de la victoire, contre les nouveaux Barbares.

La France a représenté toujours, à travers les siècles, l'hégémonie latine; et Paris est le foyer éternel de lumière et de beauté. C'est dans cette ville admirable que vos grands ancêtres ont proclamé les Droits de l'homme et du citoyen et que tout un ensemble de savants et de penseurs ont donné une impulsion si puissante à l'activité de l'intelligence humaine.

La patrie de Camões et de Vasco de Gama, la terre des navigateurs qui a incarné, dans les strophes des Épiques, le cycle grandiose des découvertes maritimes; le pays dont les origines nationales se rattachent aux croisades de la Bourgogne et de la Normandie, et dont la formation littéraire remonte aux troubadours du Languedoc, salue la patrie de Bayard et de Jeanne d'Arc, de Hugo et des géants de 89, dans ces jours héroïques, quand la France, la grande semeuse d'idées, élève haut et ferme le drapeau de l'humanité en marche.

Je viens donc vous apporter, frères latins d'Espagne, d'Italie, de Belgique, de Roumanie, du Brésil et de France le salut du Portugal, de tout le Portugal, du Portugal des académies et du peuple, du Portugal frémissant d'enthousiasme et qui est de tout cœur avec vous dans cette heure suprême de violence, de douleur et de courage sublime.

Depuis le mois d'août, nous suivons là-bas aux bords du Tage, toutes les étapes de cette épopée écrite avec le sang précieux de vos vaillants guerriers - ô vainqueurs de la Larne, ô soldats de Joffre qui, dans les tranchées du front, vous battez comme des lions, pour obtenir la triomphe de la civilisation latine!

Et c'est avec une émotion sacrée que nous vous admirons, peuple si rempli qu'aucun obstacle n'arrête, avec une confiance que rehausse votre fierté native et votre grandeur d'âme.

Le Portugal entier n'a jamais douté un seul instant de votre triomphe, même dans les premiers jours sombres de cette guerre qu'un bandit couronné a transformée en une boucherie horrible.

Où elle sera resplendissante de beauté, cette journée prochaine de votre définitive victoire - et qui sera la victoire de notre race si profondément amoureuse d'action.

Athènes moderne, Paris admirable, source féconde d'héroïsme, foyer éternel de la liberté sublime, terre de Danton et de Hoche, patrie de tous ceux qui luttent pour la civilisation et pour la justice - nous les fils de l'extrême-Occident où vibre le même frisson d'humanité libératrice, nous sommes pieusement en extase devant ton œuvre d'énergie, d'audace et d'héroïsme.

Honneur aux soldats de 1914 et 1915, aux braves d'Ypres, d'Arras, de Soissons, de la Maison du Passé, des tranchées d'Argonne, et des vallées d'Alsace! Honneur aux garibaldiens sublimes, aux vaillants fils de Ricciotti Garibaldi! Honneur aux Belges héroïques de Liège, les soldats de ce roi d'épée, Albert 1er! Honneur à tous ceux qui vengeront les victimes de Louvain et de Termonde, de Senlis et de Reims! Honneur à la France, notre mère!

Déclaration de M. le Dr Istrati
Président de l'Académie roumaine,
ancien ministre, député au Parlement roumain.

La race latine peut être comparée à l'une de ces très rares plantes bénies qui, parées de la plus splendide ornementation, portent en même temps, et toujours ensemble, des bourgeons et des fleurs, des fruits en formation et même des fruits tellement mûrs qu'ils sont prêts à répandre leur semence régénératrice.

C'est le plus parfait exemple de la vie dans toute sa vigueur. Ce n'est plus l'évolution constante, mais la preuve la plus évidente de la force vitale et de la création dans leurs manifestations les plus éclatantes.

Parmi ces bourgeons, il y en a un qui promet beaucoup et qui prouve en même temps, par son ampleur, par ses vertes et solides écailles, qu'il a résisté à un hiver long et terrible, mais qu'il a heureusement la sève nécessaire pour qu'il puisse donner naissance à une belle fleur, réceptacle de tant d'espoirs.

Ce bourgeon, dans la Latinité, c'est mon cher pays la Roumanie, lequel a lutté et longtemps souffert, mais conservant tout ce qu'il y avait de plus pur dans sa race, a su, par sa renaissance inattendue et subite, imposer l'admiration à tous ceux qui la croyaient perdue à jamais.

Mais le moment approche, et je l'espère de tout mon cœur, de l'époque où, assurée dans son existence, elle pourra prouver tout ce dont elle est capable.

Parmi les fleurs, on en remarque surtout une splendide, épanouie dans une magnifique région, pleine de vie et divinement ensoleillée, parfumant le monde, et sur le sein de laquelle d'incomparables papillons aux ailes resplendissantes volent en tourbillonnant sans cesse.

Cette fleur incomparable, c'est notre chère Italie. Elle est en plein épanouissement, imposante par ses attitudes variées, et alimentant de son nectar divin les beaux-arts qui la caractérisent.

L'Italie a dominé le monde dans l'ancien temps; elle en impose, par son génie, à tous, pendant la Renaissance, et elle nous enthousiasme actuellement par la force vitale qu'elle manifeste dans toutes les branches de l'activité humaine et par la foi pure et idéale qu'elle a dans son avenir.

Son cœur palpite à Rome, l'âme de la Latinité. Ses gloires nationales prennent place parmi les dignes représentants de la force créatrice, la plus pure, de l'humanité.

En littérature et en science, dans les arts et les industries modernes, dans toutes les directions de l'activité humaine, elle a su prouver, depuis cinquante ans, qu'elle dispose de la force créatrice nécessaire.

L'Italie, digne de son passé, a dorénavant devant elle un splendide avenir.

Parmi les fruits mûrs de cette plante, presque unique au monde, il y en a surtout un qui attirait l'admiration universelle. Petit, mais d'un arôme sans pareil, il eut le malheur de tenter des hordes sauvages, lesquelles, pour le broyer dans leurs terribles mâchoires, trouvèrent bon, dans leur conception impie, de souiller d'abord en le traînant dans la boue et le sang. Question de goût et de Kultur!

Ce peuple martyr, ce pays devenu emblème par son énergie, sa décision prompte et digne, par le sacrifice de tout ce qui lui était cher, pour défendre une idée supérieure, qui est la base de notre civilisation latine, c'est notre chère Belgique!

Le Christ, parmi les hommes, a souffert l'insulte, la brutalité et le martyre: la Belgique, parmi les peuples, a suivi le même calvaire.

Gloire à la Belgique, reconnaissance à cette soeur, laquelle nous a donné un grand exemple en subissant les plus terribles coups, pour sauver notre trésor le plus cher: la civilisation latine et l'avenir de l'humanité, dans la voie de la moralité, de la dignité et de la justice!

Il reste maintenant à considérer encore les fruits tellement mûrs qu'ils ont commencé, depuis bien longtemps déjà, à répandre, sur l'humanité entière, leurs semences bienfaitrices. C'est du sol béni de ce grand et beau pays de France que sont nées les idées nouvelles de la civilisation actuelle.

C'est la France, la grande France, qui est à la tête de cette catégorie de nations. Elle, unique au monde, a provoqué la reconnaissance de l'humanité dès 1870; elle, depuis ses grands philosophes du dix-huitième siècle et grâce à ses admirables hommes de science, qui sont légion, entre Lavoisier et Pasteur, a donné le plus puissant élan à la civilisation actuelle.

La France, qui a toujours payé pour les autres, a fait aussi l'expérience d'un gouvernement républicain, parmi les puissances impérialistes, en faisant même davantage, en tâchant de toucher à toute la gamme d'évolution, permise et possible, dans une société démocratique.

C'est toujours la France qui aujourd'hui a le grand honneur de lutter, à côté de cette Angleterre si décidée, si calme et si digne, dans toutes les circonstances, grand pays aussi de liberté et de progrès, à côté de cette grande Russie, source, dans l'avenir, de tant d'espoirs, cette Russie si confiante dans sa force.

Nous admirons cette France chérie, au coeur noble et pur, qui lutte si durement en ces moments-ci, en se sacrifiant, pour ainsi dire de nouveau, pour sauver notre civilisation commune et le droit pour tous, et spécialement pour le droit des petits peuples de pouvoir vivre en liberté leur chère vie nationale.

Voilà donc ce qu'on observe dans cette grande, dans cette vieille, mais toujours jeune Latinité, parmi ses nombreuses fleurs et parmi les nombreux fruits qu'on voit surgir un peu partout: de Lisbonne, qui se rend déjà compte du sacrifice à faire, et de cette belle Espagne, pays de Christophe Colomb, de Murillo et de Cervantès, si près de la France, pour en entendre battre le coeur ému, jusqu'à Bucarest, et de Brésil jusqu'en cette Argentine, qui nous donne aussi l'exemple d'une si vigoureuse et digne évolution.

Et pourrait-on jamais penser que cette Latinité tout entière, comme un seul homme, ne va pas comprendre enfin de quoi il s'agit, en ces moments suprêmes, et qu'elle ne se rende pas compte de ce qu'elle doit faire? Mais ce serait désespérer des meilleures forces du monde et reconnaître une incapacité morale et matérielle dont nous sommes bien loin, heureusement.

Ce serait renoncer au droit même de notre existence!

C'est comme Roumain et président de l'Association latine de Bucarest, en ces moments historiques et terribles, quand il s'agit de notre droit à la vie et de sauver toute une civilisation; en ce moment si désiré par nous de voir enfin les Latins unis au moins intellectuellement d'abord, tel que nous l'entendons, que je me permets de faire la plus pressant appel, et du plus profond de mon cœur, aux sœurs latines de partout et de leur dire: Sursum corda!... Vive la Latinité!

Faisons ensemble et le plus vite possible notre devoir commun envers l'humanité. C'est notre devoir du reste, et de cette manière nous sauverons, en même temps, l'avenir de nos chers pays.

Vive la France! Vive la Latinité!

Déclaration de K. Blasco Ibañez Romancier espagnol

En luttant pour sa dignité et pour la défense de son territoire, la France combat pour la vie et l'honneur de tous les peuples latins. Nation universelle, qui, en faisant la Révolution pour elle, le fit aussi pour le monde tout entier. Quand la France est heureuse et sourit à la vie, l'humanité sent le frisson d'une joie dionysiaque; quand elle est plongée dans la douleur, les peuples latins parlent à voix basse comme dans la salle où la maladie retient un être bien aimé.

La France est immortelle, parce qu'elle n'est pas un corps périssable, parce qu'elle est un esprit, l'esprit de la latinité, fait de poésie et d'harmonieuse réalité, de progrès et de nobles traditions.

Nous tous, Latins, qui considérons votre pays comme notre foyer, qui avons mis en lui un peu de notre passé, nous en recevons, centuplé et vivifié, comme aux rayons du soleil, le produit de nos anciennes offrandes. Si la France s'éteignait, nos peuples latins demeureraient errants, à travers le ciel de l'Histoire, comme des planètes sombres et froides attendant l'heure où un nouvel astre monstrueux et informe fait de matières qui nous seraient étrangères, viendrait nous engloutir dans son tourbillon vertigineux comme une poussière soumise à son inertie.

Mais la France vivra, comme vivront toujours la liberté, le droit et la justice, les trois cordes de la lyre orphique qui finit par apprivoiser les bêtes de la Barbarie et qui soumet les puissances aveugles et mystérieuses de la destinée.

Il y a dix siècles, l'Espagne dut défendre le sort de la latinité en opposant un mur de fer aux plans barbares. Du sein de l'Afrique s'abattaient sur l'Europe les Maures fanatiques pour écraser notre civilisation. D'une main, ils brandissaient le glaive et de l'autre, ils nous tendaient la loi brutale et farouche qu'ils prétendaient imposer au monde. Leur calife mystique et féroce marchait à la tête des envahisseurs, chef qui croyait tenir l'Eternel au service de ses rêves et de ses folies; de même que dix siècles plus tard nous voyons un Dieu couronné tutoyer Dieu et lui donner des ordres comme à un lieutenant de son état-major.

Jadis les épées espagnoles, forgées sur la même enclume qui avait servi à façonner l'épée du Cid, brisèrent le premier élan de l'invasion à la bataille de Las Navas et sauvèrent le monde latin.

C'est ce monde que la France défend aujourd'hui dans les plaines de la Marne. Les Maures du nord avancent contre nous, le sabre d'une main

et de l'autre la loi farouche: la Kultur, qui met la force au dessus du droit, qui proclame l'extermination des petits peuples, le manque ment aux traités, l'uniformisation de l'humanité, dont elle veut faire un bétail soumis et tremblant. Que meure par l'épée celui qui n'admet point la loi de la Kultur! Et les villes tranquilles et industrieuses se couronnent de flammes, les œuvres d'art, embaumées par les siècles, tombent en poussière sous les canons du calife allemand, les chemins couvrent de sang, les hommes tombent en grappes, les mères, le ventre ouvert, agonisent au milieu de leurs fils, les enfants, après avoir regardé avec plus d'étonnement que de douleur leurs moignons sans mains, contemplant le ciel comme pour se plaindre d'avoir été lancés dans un monde où sont possibles de telles horreurs; les prêtres, les savants aux paisibles études meurent brûlés sur les bûchers de cette Inquisition de la Kultur, le crâne brisé à coups de crosse. Les journaux d'aujourd'hui rappellent les parochemins du moyen âge où les moines, chroniqueurs d'épouvantes, consignent les exploits d'un Attila ou d'un Gengis Khan, dignes prédécesseurs du fou qui peut aujourd'hui se parer sans dispute du titre d'ennemi du genre humain. La terre est devenue trop étroite pour lui, il veut que son souffle de simoun arrive au-dessus de la plaine infinie des mers et détruise la pacifique nef du commerce comme il ruina le bourg laborieux, en assassinant le voyageur et le paisible nocher, comme ses tribus en armes ont assassiné le paysan, le mineur, le prêtre, le maître d'école.

Cet homme périra fatalement comme ont péri tous ceux qui devinrent un danger pour la tranquillité humaine, même alors qu'ils possédaient un génie qui n'a pas celui-ci. Son peuple, empoisonné d'orgueil, affolé de mensonge, devra rentrer dans les limites qu'exige l'harmonie, car tous les pays, quelques petits qu'ils soient, ont le droit de fouler leur propre sol et de dresser la tête avec dignité. C'est la France, émancipatrice de l'esprit humain, qui réalisera cette œuvre. Elle a vu déjà bien d'autres crises, elle a su réduire des fauves autrement terribles et forts.

L'Espagne observe cette œuvre et suit avec une ardeur palpitante les incidents de la lutte. Et ce n'est pas seulement l'Espagne péninsulaire, l'Espagne européenne, car la race et le cerveau de l'Iberie s'étendent sur le monde américain depuis les frontières du Texas jusqu'aux solitudes de la Terre de Feu, depuis les régions où fleurissent les magnificences tropicales jusque-là où les glaces australes brillent comme des blocs d'argent. Sur les rivages de l'Atlantique et du Pacifique, dix-huit nations qui ont la même âme que les Espagnols d'Europe, quatre vingt millions d'êtres qui parlent la même langue éternisées par Cervantès dans un livre qui est la Bible du désintéressement, du sacrifice pour les humbles, de la haine pour l'orgueilleux, envoient l'ardeur de leur âme à la France, à qui est confié l'avenir de la latinité.

En Espagne, tous les hommes de progrès, aussi bien le roi et les partisans de sa dynastie que nous, défenseurs de la forme républicaine tous, nous sommes amis de la France. Nous considérons ses sacrifices comme s'ils étaient les nôtres, nous désirons son triomphe de toute l'ardeur dont nos âmes sont capables.

Il existe sans doute, chez nous, comme dans d'autres pays, quelques dissidents, une minorité qui, par ses goûts particuliers, admire la brutalité et l'absolutisme de l'empire allemand, une minorité que ses vociférations font paraître plus grande qu'elle ne l'est, mais qui ne peut influencer sur l'opinion nationale. Ce sont les restes de l'ancien esprit musulman qui palpite encore dans notre peuple. L'Allemagne

du kaiser, à part son ancien allié, l'empire autrichien, a trouvé dans le monde deux partisans: les Turcs et les Maures que l'invasion africaine a laissés épars sur le sol espagnol. Ce n'est pas pour rien que le khalife de Berlin s'obstine à faire croire qu'il est descendant du Prophète; ce n'est pas en vain qu'il essaye de proclamer la guerre sainte. Les seuls alliés qui peuvent ressentir de la sympathie pour ses procédés courent à lui.

Mais les peuples du monde qui parlent espagnol, la masse continentale qui travaille et s'efforce de progresser en regagnant le temps perdu, les nations d'outre mer qui ne s'intitulent pas en vain Amérique latine voient dans la France le défenseur de la latinité et lui adressent leurs vœux les plus ardents.

A toi la victoire, cerveau des rêves généreux, mère des réalités libératrices, flambeau qui dissipe le mystère, soutien de l'art et de la science, épée dressée contre la Barbarie, rire joyeux et fort qui entonne un hymne à la sainte allégresse de la vie! Nous, peuples latins, nous sommes tes frères et tes débiteurs, car c'est toi qui, il y a un siècle, a réveillé nos âmes des deux côtés de l'Océan, en donnant aux Espagnols d'Amérique l'indépendance, et en ouvrant, pour les Espagnols d'Europe, l'école de la liberté!

=====

Déclaration de M. Roland de Marès pour la Belgique

=====

Mesdames, messieurs,

Je remercie le comité organisateur de cette manifestation de me permettre d'affirmer ici que les Belges ont le sentiment profond de la solidarité latine. Notre peuple, il est vrai, se compose de deux éléments dont les origines lointaines ne sont pas identiques, mais plus de mille années d'efforts communs, de luttas soutenues avec le même acharnement ont fait que ces deux éléments constituent vraiment une nation dont l'unité morale s'atteste magnifiquement aujourd'hui. A force de poursuivre obstinément à travers les siècles le même rêve de liberté, d'avoir l'audace des mêmes révoltes, de connaître la même humiliation des défaites subies et la même joie des triomphes vécus, Wallons et Flamands se retrouvent avant tout Belges, Belges jusqu'aux fibres les plus intimes de leur être.

Les Belges que nous sommes savent tout ce qu'ils doivent à la culture latine. Par les origines, par le contact permanent à toutes les périodes de notre histoire, par la communauté de la langue, des mœurs, des coutumes, nous nous sentons étroitement apparentés au peuple français. Petite nation neutre, entourée de puissants voisins, nous avons toujours eu le souci de tenir la balance rigoureusement égale entre toutes les grandes influences politiques qui nous entouraient, comme l'exigeait notre devoir international. Mais la neutralité n'implique pas l'indifférence; elle n'interdit pas de comprendre, de sentir, d'aimer et nous aimons la France parce que nous nous sentons tout près d'elle et qu'elle nous baigne de toute sa radieuse clarté.

Par la langue française qui est une de nos deux langues nationales, c'est la pensée française qui a formé notre pensée, tout en lui laissant son caractère; par la culture française qui est notre culture, c'est la conscience française qui a formé notre conscience, tout en lui conservant son originalité. C'est le miracle du génie latin d'exercer son influence féconde sans jamais détruire la force et la beauté premières des éléments qu'il affine, qu'il transforme et qu'il

fixe dans le merveilleux ensemble de la civilisation.

Ce que la civilisation latine a pu mettre en nous de noble, de grand et de généreux, se traduit clairement dans la page d'Histoire que nous écrivons avec le meilleur de notre sang. Il ne m'appartient pas de rappeler ici ce que firent les Belges dans les jours que nous vivons, ni ce qu'ont accompli les soldats du roi Albert, le roi héros, mais ne reconnaît-on pas dans l'attitude de ce peuple toute la fierté du cœur latin? Certes, l'héroïsme est de tous les pays et de toutes les races: le geste de vaillance élargit tous les horizons. Mais c'est le propre des Latins de se battre pour des idées, de servir l'idéal jusqu'au total sacrifice, de courir au feu ou à la mitraille pour cette chose si grande, des mots où frissonne toute la vie de l'âme: la Liberté, le Devoir, l'Honneur. Quand l'heure tragique fut venue, les Belges n'ont pas hésité: les richesses accumulées par leur opiniâtre labeur, leurs villes, qui si puissamment évoquent le passé, l'or de leurs moissons et le sang de leurs enfants, ils ont tout donné, parce qu'ils avaient l'orgueil de mourir en beauté.

Et c'est par là qu'ils sont des Latins!

Discours de M. Ferrero

La latinité

Dans le moment où ébranlés par une crise formidable, les esprits cherchent à se concentrer et à se purifier, dans ce moment où l'avenir s'ouvre devant tous les peuples comme un gouffre obscur et redoutable, il est bon de tourner de temps en temps nos regards vers le passé. J'ai donc accepté avec joie l'aimable invitation de parler dans cette réunion convoquée à Paris pour fêter la fraternité intellectuelle des peuples latins. Le moment est venu de nous rappeler que nous nous rattachons tous, Français, Espagnols, Portugais, Roumains, Italiens, par la langue, par la culture et les mœurs, à la brillante civilisation qui, née en Grèce, est venue se latiniser en Italie, et de l'Italie peu à peu, avant de devenir et après être devenue chrétienne, a conquis une partie de l'Europe qu'elle domine et qu'elle dominera encore pour bien des siècles. Le moment est venu de revendiquer les gloires, un peu méconnues dans les derniers temps de cette civilisation qui est la mère de tous; le moment surtout est venu, si nous voulons dans l'étude du passé puiser des forces pour nos devoirs présents, de rappeler que ce qui a caractérisé la latinité dans ses moments les plus glorieux, c'est son héroïque effort pour atteindre, dans tous les domaines, la grandeur, et sa vive répugnance pour le colossal.

Asseyons-nous sous les colonnes d'un temple égyptien, promadonnons-nous au milieu des vestiges des grandes constructions persanes, babyloniennes ou assyriennes. Combien le Parthénon, le temple de la Concorde de Girgenti, les autres chefs-d'œuvre de l'architecture grecque sont petits, légers, insignifiants quant aux dimensions, si on les compare aux constructions colossales, aux colonnes gigantesques, aux blocs énormes où se plaisait l'orgueil oriental! Prenons l'Iliade et l'Odyssée: sont-ils des livres bien petits à côté des épopées de l'Orient, de ces épopées interminables tels que le Ramayana ou le Livre des Rois. Chaque vangile est un recueil des discours de Jésus: comparez donc un Evangile avec les discours de Bouddha. Quelques pages ont suffi, sur les bords de la Méditerranée, pour exposer une doctrine qui allait renouveler le monde, tandis qu'il a fallu en Extrême Orient, pour fonder une nouvelle religion devant tous les peuples comme un gouffre obscur et redoutable, il est bon de tourner de temps en temps nos regards vers le passé. J'ai

religion, des volumes terrifiants par leurs dimensions. L'Orient, c'est la masse, la lourdeur, l'enormité, la répétition, la prolixité; la Grèce, c'est la proportion, l'harmonie, la légèreté, la clarté, la concision. L'un a aspiré à être colossal; l'autre s'est efforcée d'être grande.

Entre le colossal et le grand, il y a en effet une différence qui est à la fois intellectuelle et morale. Le grand, c'est un effort pour atteindre un idéal de perfection créé par l'esprit humain, l'ambition de vaincre une difficulté essentiellement spirituelle, dont la loi est tout intérieure. Le colossal, c'est un effort pour triompher de la matière et des difficultés qu'elle oppose à nos volontés ou à nos caprices, c'est à dire d'obstacles extérieurs. Si je pouvais employer le langage d'un de vos grands philosophes, je dirais que le grand, c'est la qualité pure, et que le colossal, c'est la qualité fortement mêlée à la quantité. Non seulement pour créer, mais même pour comprendre et apprécier les grandes choses, dans n'importe quel domaine, il faut une forte discipline intellectuelle et beaucoup de modestie, car il est nécessaire d'accepter un idéal de perfection comme une loi. Le colossal, au contraire, est une des mille formes de l'orgueil humain; et il est facilement compris et admiré même par les esprits grossiers, pourvus d'éducation.

Aussi il ne faut point s'étonner si même la Grèce et Rome, après avoir fait des choses vraiment grandes dans les époques les plus brillantes de leur histoire, sont retombées dans la manie du colossal. Allez à Girgenti; vous verrez peu loin du temple de la Concorde, si petit et si grand en même temps, dont l'incomparable beauté peut être définie de la qualité pure, les vestiges d'un temple colossal, des débris de colonnes qui aujourd'hui encore arrachent des cris de stupour aux Barbares accourus de tous les coins du monde. Ce phénomène est encore plus évident à Rome. Comparez les vestiges du mausolée d'Auguste avec le mausolée d'Adrien, le Panthéon d'Agrippa avec les thermes de Caracalla, ceux-ci avec les thermes de Dioclétien et vous verrez que les proportions des édifices grandissent, deviennent gigantesques, à mesure que les siècles passent. Mais les édifices nous racontent, cette fois encore, en caractères de brique et de pierre, l'histoire des idées et des sentiments. Pendant longtemps Rome avait été une puissance modeste. Elle se méfiait de la fortune; elle redoutait la richesse et le luxe; elle résistait souvent aux circonstances qui la poussaient à agrandir son empire. Elle voulait fonder un grand empire, et non pas un empire colossal, comme ceux dont les conquérants de l'Orient étaient si fiers. Gouvernée par une élite qui avait assez d'autorité pour diriger non seulement la politique, mais aussi le goût du public, Rome sut, pendant cette période, comprendre et parfois imiter dans la littérature et dans l'art, les époques où la Grèce avait réussi à être grande. La richesse, le succès, la sécurité changèrent peu à peu l'âme romaine; l'élite qui avait dirigé pour des siècles le goût public disparut; les civilisations orientales s'emparèrent de l'esprit des masses, livrées à elles-mêmes; un orgueil insensé, une soif effrénée de plaisirs et d'excitations envahirent tout l'empire; et avec cet orgueil et cette soif, le délire du colossal.

Combien d'exemples analogues on pourrait trouver dans l'histoire de tous les pays latins, de l'Espagne, de l'Italie, de la France! Venise, par exemple: il n'y a qu'à parcourir le Grand Canal pour voir combien étaient petits les palais bâtis par les générations qui ont créé la grandeur de la République en comparaison des palais plus récents, construits par les générations qui ont célébré les joyeuses funérailles de Venise. Après la Grèce, la vie a été une lutte perpétuelle entre

le principe du grand et le principe du colossal. Plus visible dans les arts décoratifs, où elle acquiert une valeur symbolique, cette lutte se retrouve partout, dans la littérature, dans la guerre, dans la politique, dans le commerce et dans l'industrie. Partout et toujours il y a eu et il y aura des hommes, des peuples, des époques qui ont voulu ou qui voudront faire des choses grandes et d'autres qui ont voulu ou qui voudront en faire de colossales. Tournons nos regards autour de nous: n'est ce donc pas le sens de la crise immense au milieu de laquelle le monde se débat?

=====

Quand les générations présentes auront disparu, quand les passions qui embrassent notre époque se seront éteintes et les historiens étudieront sur des documents morts l'histoire de la guerre européenne comme les géologues après une éruption montent, armés de pioches sur les laves refroidies, ils auront de la peine à comprendre. Ils diront: Il y avait au centre de l'Europe un peuple nombreux, puissant, redouté, envié, admiré. Sa population augmentait chaque année dans des proportions fantastiques. Son armée était considérée comme la plus forte du monde; sa flotte de guerre était montée en peu d'années au second rang; son industrie et son commerce étaient l'objet de l'envie universelle, si rapides étaient leurs progrès; sa science jouissait, surtout dans certains milieux, d'un prestige qui semblait à beaucoup d'esprits indépendants quelque peu exagéré. Même les peuples héritiers d'une vieille civilisation, peu à peu, bon gré mal gré, s'adaptèrent à considérer ce peuple comme un des modèles futurs de l'humanité. S'il y avait en Europe, au commencement du vingtième siècle, un peuple qui pouvait jouir sans inquiétude de la paix, c'était celui là, car aucun autre peuple de l'Europe n'osait l'attaquer. Et pourtant, à mesure que sa richesse, sa puissance et l'admiration des autres peuples augmentaient ce peuple devenait inquiet, mécontent, soupçonneux: il voyait des ennemis partout; il se croyait chaque instant offensé; il se plaignait de n'être ni admiré selon ses mérites, ni redouté à la mesure de sa force. Et un jour à la fin, en pleine richesse et prospérité, au sommet de la gloire et de la puissance, à propos d'une question qui le touchait bien indirectement et qui, tout en étant grave, comportait plusieurs solutions raisonnables, ce peuple énigmatique a jeté, en une semaine, un défi au monde, provoquant une guerre mortelle trois grands empires et deux petites nations!

C'est ainsi, d'ailleurs, que se pose, même aujourd'hui pour beaucoup d'esprits angoissés, la troublante énigme de cette guerre monstrueuse. Cette énigme pourtant devrait être au moins obscure pour nous, enfants de la Grèce et de Rome. Nous pouvons mieux comprendre ce peuple, et son inexplicable défi.

Ce peuple, c'est, en Europe, celui que la passion du colossal a enivré davantage; la passion du colossal il ne faut jamais l'oublier qui n'est qu'une forme parfois un peu grossière de l'orgueil. Car la cause dernière de cette épouvantable catastrophe est bien là, dans l'orgueil d'un peuple, et cet orgueil est bien un fruit de notre siècle. A Paris, dans cette capitale du monde, à laquelle rien n'échappe de ce qui touche aux problèmes suprêmes de la vie, on a été tout de suite frappé par le terrible contraste auquel ces derniers mois nous ont fait assister. En présence de cette formidable explosion de violence qui ravage l'Europe, des voix autorisées ont posé la question de savoir si l'homme, en devenant plus riche, plus savant et plus puissant

ne deviendrait pas aussi plus mauvais. Il n'est point douteux pour-
tant que notre époque a accompli une oeuvre d'éducation morale qui
est immense. Ayant engagé depuis deux siècles une grande lutte contre
la nature pour s'emparer de ses trésors et capter ses forces, notre
civilisation a combattu avec succès tous les vices et enseigné toutes
les vertus qui pouvaient ou nuire ou servir dans cette lutte. Elle a
combattu surtout, parmi les vices, la paresse; elle a appris aux hommes,
parmi les vertus, surtout la précision, la ponctualité, le zèle dans
l'accomplissement de ses devoirs, l'esprit de solidarité dans tous
les groupements sociaux, petits ou grands, qui doivent agir ensemble.
La cohésion, dont font preuve aujourd'hui toutes les nations belli-
gérantes, montre combien cet esprit de solidarité est devenu fort dans
les masses. Aucune époque n'avait vu encore un phénomène de cette
grandeur. Notre époque aussi a donc travaillé pour le progrès moral.

Comment se fait-il alors qu'elle ait été tout à coup saisie par
cette sauvage folie de destruction et de violence? C'est que, tout
occupée à faire des travailleurs disciplinés, notre époque a oublié
que d'autres passions, livrées à elles-mêmes, peuvent altérer le sens
moral des masses; l'orgueil surtout, dont la manie du colossal est
une des formes les plus monstrueuses. Au début, quand elle a entamé
timidement sa lutte contre la nature, notre civilisation avait fait
avec modestie de grandes choses. Mais, peu à peu avec la richesse, le
succès, la puissance, elle est devenue orgueilleuse: elle a voulu
faire des choses colossales et elle en avait bien les moyens!
Les empires de l'antiquité étaient tout fiers quand ils réussissaient
à bâtir en brique ou en pierre quelques monuments de proportions
inusitées. Mais que sont leurs villes, leurs armées, leurs flottes,
leurs constructions en comparaison des villes, des armées, des flottes,
des constructions d'aujourd'hui? Qu'étaient leur industrie et leur
commerce en comparaison de l'industrie et du commerce de notre épo-
que? Aussi, en cinquante ans, l'ivresse du colossal a saisi plus ou
moins tous les peuples de l'Europe et de l'Amérique, et malheureuse-
ment un entre ces peuples a en été véritablement possédé. La nature
semble l'avoir doué d'une énergie violente, qui le porte facilement
aux excès. Bien qu'il ait produit dans le dernier siècle beaucoup
de philologues et d'archéologues, il n'a jamais senti profondément
l'influence de la véritable latinité. Le sens de la mesure, l'esprit
de limitation et la précision, qui sont les qualités essentielles
de la latinité, lui ont toujours répugné; il y a en lui un fond de mys-
ticisme qui semble invincible et qui le porte à chercher l'infini
dans ce qui est vague, confus et indéfini. Il avait remporté des
victoires brillantes dans deux guerres heureuses; et il s'est
trouvé posséder un sol riche en fer et en charbon: avantage inestimable
dans un siècle où le fer n'est plus l'humble serviteur de l'homme,
mais le maître du monde. Bref, il a fini par se croire le peuple élu,
le levain de la terre, le modèle du monde, et pour employer couramment
le mot colossal pour exprimer les suprêmes degrés de la perfection.
Mais il n'a pas tardé à devenir lui aussi, incontentable, inquiet,
suspenseux, jaloux comme tous les orgueils qui rêvent des choses
colossales. Comment, en effet, pourraient un peuple ou une époque,
qui ont choisi comme but de dépasser toujours, dans toutes leurs en-
treprises, les proportions déjà atteintes, être jamais heureux et
contents? On n'est heureux que si on marche vers un but défini et
si on a la joie de voir qu'on approche de lui. Un peuple et une
époque qui veulent faire de grandes choses peuvent encore trouver
un équilibre moral et pour cela être contents et heureux, autant qu'on

l'être dans le monde, car un idéal de perfection est un but défini et précis duquel on peut se rapprocher. Une époque et un peuple qui veulent faire des choses toujours plus colossales sont condamnés à aller toujours au delà de la ligne atteinte, c'est à dire à marcher dans l'illimité jusqu'au jour où il leur arrivera de commettre une folie irréparable. C'est pour cette raison que toutes les civilisations qui ont voulu être colossales, après avoir vécu dans une inquiétude perpétuelle, se sont écroulées dans des catastrophes soudaines et étranges. Et c'est pour cette raison que nous pouvons nous demander si la destinée ne veut pas nous faire assister, une fois encore, à une de ces tragédies.

Si tel était vraiment l'obscur destin de l'Histoire, combien lumineux et profond devient le sens du sanglant sacrifice que la destinée, après tant d'autres, a exigé encore de la France: le sens de celui qu'elle demandera peut être demain à d'autres peuples de la famille! Ne l'oublions jamais: c'est seulement par les épreuves qui montrent leur vitalité que les peuples peuvent maintenir vivants les principes de civilisation, créés ou possédés par eux. Oui, nos ancêtres avaient fait beaucoup de grandes choses. Ils avaient bâti le Parthénon, le Panthéon, Venise et Versailles; ils avaient créé l'Empire, l'Eglise, le droit, la philosophie et l'art décoratif du dix-huitième siècle; ils avaient fait la Révolution. Que nous valait tout cela, désormais? Le sens de la grandeur qui est l'essence de la latinité, était partout étouffé par la manie asiatique du colossal; la quantité triomphait de la qualité; le progrès, c'est à dire le mérite des peuples, n'était plus mesuré que sur les chiffres grandissants des statistiques. La France a été le pays du monde qui a résisté davantage à ce courant; mais trop de monde s'accordait pour cela à dire qu'elle vieillissait. Parce que son commerce et sa population n'augmentaient pas aussi vite que la population et le commerce de l'Allemagne, elle aurait dû disparaître! Pensez-vous qu'une philosophie, une doctrine, des raisonnements auraient pu remonter ce formidable courant d'opinions, de sentiments et d'intérêts (car beaucoup d'intérêts puissants se mêlaient au courant) qui entraînait tous les peuples et toutes les classes vers les hideuses énormités d'une civilisation purement quantitative? Non, il fallait un de ces grands événements historiques qui seuls ont la force de changer les idées des masses: une de ces épreuves où la valeur respective des principes qui animent deux sociétés se révèle tout à coup. L'épreuve, cette fois, est si terrible qu'aucun homme de cœur n'oserait dire qu'elle devait arriver... Mais puisque la destinée l'a voulu... Eh bien, tâchons d'élever nos esprits au dessus des ruines et des deuils, à la hauteur des grands événements qui s'accomplissent sous nos yeux dans le monde; de puiser dans cette élévation le courage, le fermeté, la résignation qui sont nécessaires. Dans la première semaine de la guerre un frisson d'angoisse a passé dans tous les pays où vivent les enfants de Rome. Il serait inutile de le cacher: beaucoup ont douté. Il semblait à bien des gens que rien ne pourrait arrêter et refouler cette masse d'hommes et de fer colossale qui, en renversant tous les obstacles, marchait vers ce pays, où semblait s'éteindre une civilisation trop vieille et trop délicate. Et tout le monde, dans le moment de suprême inquiétude, a tourné ses regards vers le nord lointain, en cherchant là bas un espoir... Et voilà que tout à coup, au moment où presque tout le monde commençait à désespérer, cette masse colossale vient se briser contre une espèce

d'obstacle invisible. recule. Nous avons probablement vécu, ces jours là, un des grands moments de l'Histoire, car c'est le premier moment où notre génération, étonnée, s'est demandé si par hasard la masse et le nombre ne seraient pas tout dans le monde! Et dès ce moment un travail obscur a commencé dans les esprits... Il serait téméraire de vouloir prédire déjà ce que cet obscur travail donnera. La grande épreuve n'est d'ailleurs pas encore finie. Mais comme il n'est point douteux que le monde dans lequel nous vivrons le reste de nos jours sera bien différent de celui où nous avons vécu, il est déjà permis d'espérer que la France aura encore une fois brisé par son courage et son énergie une fatalité historique qui semblait irrésistible. Il ne faut pas qu'un sang si pur, si précieux, dont l'effusion est depuis six mois le cruel supplice et l'angoisse incessante de nos âmes, soit versé sans que l'humanité toute entière en profite. Il faut que cette guerre soit la revanche de la véritable grandeur intellectuelle et morale sur l'orgueil du colossal qui avait endurci et aveuglé les esprits; il faut qu'elle redonne au monde le sens de ce qui, dans tous les domaines, n'est grand que par la petitesse des proportions et par la modestie d'une grandeur tout intérieure; il faut qu'elle prépare de nouveau des générations capables de faire de grandes choses avec simplicité et sans orgueil, et un monde qui dans le sens de la véritable grandeur retrouve son équilibre moral. Il serait sans doute téméraire d'affirmer que cette guerre sera la dernière. Mais s'il y a encore dans le monde de grandes guerres, c'est le devoir commun de nous tous, envers nous mêmes, envers le monde et cet idéal qui s'appelle la latinité, de faire tout ce que nous pouvons pour que le monde n'assiste plus à une guerre colossale comme la présente. C'est pour cela qu'un cas de conscience bien grave se pose pour nous tous, enfants de la Grèce et de Rome, liés à la France par le lien sacré de la langue et de la culture. Nous n'avons jamais pu assister sans une horreur secrète et une répugnance invincible aux bruyants triomphes du colossal dans le monde. Ni les intérêts ni les engouements passagers des époques frivoles n'ont jamais étouffé chez nous l'instinct qui nous porte à chercher partout la véritable grandeur, faite d'harmonie et de perfection. Dans cette lutte terrible d'ailleurs, du sang, des sacrifices, une longue ténacité seront encore nécessaires. Nous devons donc nous demander si nous pouvons laisser la France jusqu'au bout seule à la tâche terrible et glorieuse d'où le génie de notre race doit sortir rajeuni.

----- Déclaration de M. Lavissee. -----

Soyez remerciés, messieurs, vous qui apportez d'Europe et d'Amérique l'hommage de votre fraternelle sympathie à la France en ce moment glorieux de son histoire.

Nous combattons pour défendre notre vie. L'Allemagne avait beau nous traiter de peuple dégénéré, elle savait bien que tant que ce peuple serait debout, il barrerait la route aux entreprises de l'orgueil germanique. Elle nous a signifié par la plume d'écrivains autorisés qu'à la première occasion elle nous mettrait hors d'état de la gêner. L'Allemagne nous avait promis une guerre atroce; l'Allemagne a tenu parole en toute loyauté. Par contre, lorsqu'elle nous a prédit une défaite certaine et prompte, elle nous a trompés.

Messieurs, nous ne combattons pas seulement pour la France. Vous savez quel avenir l'Allemagne propose à vous comme à nous. Elle commence par nous dire (que de fois j'ai lus ces mots!) que nous sommes des

peuples fat. La famille latine, une famille épuisée. Elle nous le dit quelquefois dans méchanceté, gentiment même. Elle nous console, de notre malheureux sort: "Que voulez-vous? Vous avez eu votre temps, le nôtre est venu. A chacun son tour! Seulement, notre tour durera jusqu'à la fin des temps. Nous sommes le peuple définitif. Toute l'histoire d'avant notre avènement n'était qu'un préambule, une attente. Dieu a bien voulu prolonger cette attente jusqu'aujourd'hui; il a été patient notre bon vieux Dieu, parce qu'il est éternel, mais sa patience est à bout. Ne le fâchez pas inutilement. Méditez ces paroles que notre empereur prononça, il y a dix ans bientôt, au moment de partir pour aller faire à Tanger un de ces gestes qu'il destine à l'Histoire: "Le bon Dieu ne se serait jamais donné tant de peine pour notre patrie allemande, s'il ne nous réservait pas une grande destinée. Nous sommes le sel de la terre... Dieu nous a faits pour civiliser le monde."

Au reste, messieurs, les Allemands nous assurent un avenir très confortable. Ils nous disent encore avec cette grosse naïveté qui ressemble à s'y méprendre à de la grosse bêtise: "Laissez-vous donc faire, nous allons vous civiliser, ou plutôt vous culturer (car ils mettent entre ces deux termes une différence que je tâcherai de comprendre un jour quo j'aurai le temps.) Laissez-vous faire.... Puisque vous êtes fatigués, nous penserons pour vous. Vous avez certainement des aptitudes, quelque fois même remarquables, mais vous ne savez pas les employer; vous n'avez pas la manière, nous vous la donnerons. Laissez-vous faire, vous verrez, vous verrez.... Peut-être les premiers moments seront pénibles, mais on s'habitue à tout, vous vous habituerez, nos bons amis. Grâce à notre discipline, vous les Latins, et aussi les Anglo-Saxons et aussi les Slaves, et les autres encore, en un mot toute l'humanité, incohérente aujourd'hui, vivra en bon ordre. Les différends y cesseront avec les différences; vous finirez par ressembler les uns aux autres, parce que, à force de nous regarder et de nous admirer, vous ressemblerez tous à nous, l'Allemagne. Et alors la sagesse régnera dans le monde, car un de nos plus savants intellectuels a découvert et démontré que l'Allemand est le type de l'homme sapiens.

Messieurs, nous voulons garder nos figures. Nous ne prétendons point que notre famille soit supérieure à toutes les autres; nous ne dédaignons aucun des génies qui honorent l'humanité, mais nous n'avons rien à envier à personne. Depuis le temps d'Homère, de Sophocle, de Platon, d'Aristote, de Phidias, notre noble lignée de poètes, d'artistes et de penseurs descend le cours des siècles et, malgré la différence des moments et des milieux, elle aspire toujours à plus de lumière, à plus de beauté, à plus de justice. Tous, d'autre part, nous sommes des peuples libres qui entendons nous gouverner nous-mêmes. Nous obéissons à la loi faite pour nous, par nous. Aucune autorité de mystique et brumeuse origine ne pèse sur nos volontés. Nous pensons que toute nation, par cela même qu'elle s'est donné la peine d'être une nation, a le droit de vivre. Peu importe qu'elle soit grande ou qu'elle soit petite; la valeur d'une âme ne se mesure pas à la hauteur, épaisseur et largeur d'un corps. Nous croyons que les rapports entre les nations doivent être, comme ceux des individus dans chaque nation, régis par le droit; le génie est un législateur. Nous croyons que la diversité des nations, voulue par la nature, réalisée par l'Histoire, est une essentielle condition de la vie du genre humain.

Messieurs, plus haut que jamais, proclamons notre Credo, et prenons de mieux en mieux conscience de notre commun génie. Nous ne nous connaissons pas assez les uns les autres; nous devrions resserrer les relations de toute sorte que l'on a commencé d'établir entre nous. Nous devrions